

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 46

Artikel: Funérailles russes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194580>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

conteintà què l'autro. S'on tsertsè à l'embéguinâ et qu'on sè laissè preindrè, on ne vo fourrè pas à olliou; mà po on hommo qu'a on pou dè vergogne, l'est rudo eimbéteint dè s'ourè reprodzi dâi too pè sa fenna.

Djan Bamboué est on bravo hommo; mà ne porté pas lè tsaussès pè l'hotô, et lâi sè tint coumeint on tsat derrâi la pliaqua quand n'est pas d'obedzi d'êtré défrout. L'autro dzo, tandi qu'on parlâvè tant dè cé Betezu, l'avâi on einviâ dâo diablio d'allâ dévai lo né tant qu'à la pinta po lâi sè trova on momeint avoué lè z'amis, et po agottâ lo nové; mà n'oussâvè pas lo derè à la Marienne. Adon, po lâi poâi allâ, ye ruminè on estiusa et fâ à sa fenna :

— On m'a de que Sami à Bringue étai malado, et faut que y'aulo lâi férè onna vesita, kâ l'est bin soveint venu mè vairè quand y'avé mau ào pi. Et li qu'est vi coumeint on pesson dussè rudo s'einnoyi dein son lhi.

— Bin se te vâo, lâi repond sa fenna, mà ne resta pas trâo grandteimps et baille la bouna-né à la Françoise.

Quand l'a z'u gouvernâ et tot reduit, l'a alluma son tourdzon et l'est parti.... na pas tsi Sami, que n'étai pas mé malado què lo pont nâovo, mà ào cabaret iò lo Sami dévessâi sè trovâ assebin, et on iadzo attrablia, adieu la Marienne et l'hotô, et vive la joie! que ma fâi l'étai quasu la miné quand rabordâ. Et po ne pas êtré bramâ pè sa pernetta, lâi fâ :

— Cé pourro Sami a étai rudo conteint dè mè vairè, et coumeint cein lâi fasâi plisi, su restâ tant qu'ora.

— Et qu'a-te?

— Eh bin, po derè la vretâ, on ein sâ rein ào su; n'a rein d'acquouet et tot lâi fâ mau. L'est mau fottu, quiet!

La Marienne que droumessâi à maiti, sè revirè su lo coussin et sè remet à pionci.

Lo leindéman, m'einlevine se le ne rencontrâ pas la Françoise, ein alleint à la boutequa.

— Et ce pourro Sami, coumeint va te? se le lâi fâ?

— Mâ va bin, Dieu sâi bénî, se repond la Françoise tot ébayâ. Et ton Djan? Sami m'a de que n'étai rein bin.

— Mâ Djan va bin, du que l'est z'u tsi vo hier à né po trovâ Sami.

— Mâ l'est Sami qu'est z'u tsi vo!

— Nefâ! Djan m'a de que Sami étai malado et que lo volliâvè allâ trovâ.

— Eh bin l'est bouna cliaque! Sami m'a de lo mémo afférè dè Djan.

— Eh cliaoo tsaravoutés! vâo tou frémâ que sont z'u pè lo cabaret?

— Dè bio savâi!

— Ora, comptâ su cliaoo bougro d'hommo!

Ma fâi, ein arreveint à l'hotô, lè dué pernettès ein ont de l'allâie et la revengnâ à lâo z'hommo qu'ont peinsâ que po

lè férè botsi pe vito, ne faillâi pas repipâ on mot. L'est cein que l'ont fâ, mà vo pâodè comptâ que l'ont z'u à tsacon onna bouna ratâlai, que cein est portant onco la fauta ào Betezu.

Funérailles russes.

A l'occasion de la mort du tsar et des pompeuses funérailles qu'on vient de lui faire, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant quelques curieux détails sur les cérémonies en usage chez le peuple russe, dans les funérailles.

« Le corps doit séjourner dans la maison trois jours, en commémoration de la résurrection de Jésus-Christ. Même avant la visite du médecin chargé de constater le décès, il est revêtu de linge et de vêtements et étendu sur le lit, les yeux fermés, les mains croisées. Les rideaux sont baissés, et les images saintes, qui sont habituellement suspendues dans un angle de la chambre à coucher et dans la salle à manger, sont placées sur une table recouverte d'un linge, entre deux cierges, avec le livre saint.

» La veillée commence. Les parents du défunt, qui se mettent immédiatement à la disposition de la famille, lisent les psaumes de David et se remplacent à tour de rôle, sans jamais discontinuer. Le prêtre et le diacre viennent officier généralement deux fois par jour, au domicile, où les amis intimes sont conviés.

» A la fin de ce service, le prêtre, ceux qui l'assistent et toutes les personnes présentes s'approchent du défunt et le bâisent sur le front

» Pendant toute cette cérémonie, les assistants tiennent un cierge dans leur main dégantée.

» Notons ce dernier détail. Il faut, quand on pénètre dans une église russe, avoir la main droite dégantée. C'est là une règle absolue qui s'implique par le fait que la peau animale, étant considérée comme impure, la main dont on fait le signe de la croix n'en doit pas être recouverte.

» A l'expiration des trois jours, le corps est transporté à l'église. Le visage du défunt est découvert et les assistants le bâisent une dernière fois en signe d'adieu.

(*Echo de la semaine*).

La caille à la Talleyrand.

(GOURMANDISE)

Sous ce titre, lisez un peu ce que nous dit, dans l'*Almanach illustré de la famille, ce gourmet* de Fulbert-Dumontel :

« Vous prenez une jolie petite caille, finement truffée et légèrement attendrie dans du champagne. Très délicatement, vous l'introduisez dans une poule de la Bresse, recousue avec soin et beurrée au pinceau.

» Puis vous mettez à son tour la poule et sa caille dans un énorme dindon du Berri. Tâchez qu'il soit de la Châtre ou de Châteauroux. Le tout sera proprement embroché devant un grand feu tout flambant.

» Qu'arrive-t-il? Tout le jus du dindon est absorbé par la poule et le jus de la poule par la caille...

» Au bout de deux heures, vous débrochez vos trois bêtes en une seule bête et vous placez cette trinité fumante sur un grand plat. Vous tirez la pouarde de dedans le dindon et la caille de dedans la poule.

» La caille! Faut-il bien dire, la caille! Ce manger est si parfumé, si délicieux, si supérieur à toutes choses qu'il n'a vraiment plus de nom. A côté de cette bouchée incomparable, les fameuses grives de Barras ne seraient que d'humbles mauviettes.

Vous prendrez donc cette caille sans rivale, comme vous toucheriez à quelque sainte relique, et vous la posez, toute fumante, toute parfumée, sur une rotie croustillante, dorée dans le plus fin beurre de Gournay. »

Premiers froids.

Lorsqu'elle entendit sonner la pendule, ses larmes redoublèrent. Déjà, à peine après six mois de mariage, Louis se dérangeait. Hier, il n'était rentré qu'à sept heures et voilà qu'aujourd'hui il rentrait plus tard encore!

Dans les premiers temps de leur union, vingt minutes lui suffisaient pour venir de son bureau, et il se plaignait que c'était loin. Maintenant il mettait une heure entière et ne maugréait jamais plus contre la distance. Décidément il changeait.

Elle songeait ainsi, tassée sur le grand fauteuil de reps rouge, près de la fenêtre à balcon où des fleurs automnales achevaient de se déflétrir.

Au milieu de la pièce, la table était mise, la soupière au milieu, deux couverts face à face.

Tout à coup, la jeune femme sursauta. Un pas avait retenti sur le palier.

— C'est lui! dit-elle.

Elle essuya vivement ses yeux et redressa son buste.

Louis entra.

— Comment! fit-il, jetant un coup d'œil vers la cheminée, pas de feu!

— Du feu! s'exclama-t-elle, stupéfaite.

— Eh oui! on croirait entrer dans une glaciâre, ici.

— Moi, j'ai assez chaud.

— Tu n'es plus frileuse! Depuis quand?... Brrrr! Moi, je suis gelé.

Elle le regarda de bas en haut, puis elle lui décocha, méprisante:

— Tu as l'air assez bête, va, à t'efforcer de grelotter!

— Pas plus que toi à faire la réchauffée avec tes joues qui bleuissent et ton nez qui enflé!

Vexée, elle éclata en sanglots :

— Oui... Oui... Je m'aperçois bien... Tu ne m'aimes plus!... Tu as assez de moi...